

## *Antoine Berman, penseur de la traduction*

Robert Davreu

Difficile au traducteur, au poète, de parler de, de parler sur, l'œuvre d'Antoine Berman, et, singulièrement, sur ce qui ne sera pas son dernier livre, car il faudrait pour cela une extériorité, certes toujours fictive, mais en ce cas si peu plausible, si peu assumable : en effet, pour « théorique » qu'elle soit, elle ne saurait, aux yeux du traducteur – mais au-delà, je crois, à ceux de tout lecteur un peu sensible – se laisser réduire en objet de discours ou de dissertation, nourrie qu'elle est de l'expérience même de la traduction, serrant tellement au plus près, jusque dans son éloignement le plus grand, le plus intime de cette expérience, irréductible à tout ce qu'on peut en dire – essentiellement poétique, essentiellement humaine – qu'est en cela celle du traduire. De la sorte, si elle nourrit ou crée l'intimité d'un dialogue avec lui qui est un dialogue avec soi, et si elle laisse ainsi ouvert l'espace de questions, d'interrogations, de différences, l'œuvre d'Antoine Berman implique aussi la rançon de cette implication de l'expérience dans la théorie, telle qu'elle est identiquement, spéculativement, implication de la théorie dans l'expérience : je veux dire, pour ce qui me concerne – mais beaucoup d'autres aussi, je pense – une certaine difficulté, une certaine réticence, presque superstitieuse, à s'extérioriser.

Si je parle ici de superstition, de la superstition faisant parfois parade de scepticisme, du traducteur, du poète, vis à vis de la théorisation, c'est pour dire le courage que représente une telle entreprise, une telle navigation dans la façon dont elle est en l'occurrence menée, la sorte de miracle qu'est l'alliance d'un savoir immense en expansion constante, d'une rigueur de pensée et d'analyse impeccable et d'une énonciation toujours sensible, toujours accueillante, dans sa passion, au contraire de ce qu'elle semble, dans le moment, durcir ou figer en formule péremptoire. Il en naît un plaisir, aussi sensible qu'intellectuel, de la lecture, de la rencontre amicale, de la conversation, dont il faut bien dire que le puritanisme et le dessèchement de la critique universitaire est – nonobstant ses mérites et l'hommage à la création de son hypocrisie – rarement le vecteur.

Si cela se produit, c'est, je le crois, j'y insiste, parce qu'Antoine Berman, dans sa tentative pour transformer, selon la formule consacrée de Bergson, l'expérience – son expérience – du traducteur en conscience, s'il s'est nécessairement éloigné de l'activité du traducteur, s'il a cessé, comme il se devait, d'être partie pour devenir, sinon juge, du moins critique au sens à la fois particulier et authentique où il l'entend dans la lignée de Kant et de Benjamin, c'est en définitive sans prétendre sortir du champ de cette expérience, c'est en rejouant, autrement, l'expérience de la perte et du gain, du pari en

somme, qui est celle du traducteur ; c'est en se soumettant, sur un autre plan sans doute, dans ce changement de plan même, à une même épreuve, épreuve de l'étranger, où il faut bien sûr entendre le double génitif, prolongée dans un autre registre ou selon une autre modalité : celle par laquelle, transformant ce qu'il transforme, le penseur de la traduction, comme le traducteur et différemment, est lui-même transformé, se transforme lui-même, au fil d'un transport, où les dieux et la contingence ont leur part, de lieu en lieu, de moment en moment – dans un projet qui s'invente et se réinvente sans cesse, au long d'un parcours certes orienté, mais non prédéterminé, toujours ouvert à l'exploration et à la découverte des tours et détours du chemin. De Heidegger, Benjamin, Arendt, Ricoeur, au romantisme allemand, du romantisme allemand à Luther traducteur de la Bible, de Luther à Amyot traducteur de Plutarque, d'Amyot à John Donne traduit par nos contemporains, la pensée d'Antoine Berman s'élabore, s'éprouve, se remanie sans cesse, dans un mouvement non seulement dialectique, mais, plus profondément encore, dialogique, épreuve permanente du proche et du lointain, nécessairement solitaire, mais qui réussit à créer autour d'elle une communauté.

En ce sens l'usage de la citation, s'il a bien valeur démonstrative et répond aux exigences légitimes de la critique universitaire, va bien au-delà du souci de la preuve. Par le jeu des citations, sont convoqués, rassemblés dans leurs différences, mis en dialogue, non seulement des champs du savoir distincts et particuliers, non seulement des lieux et des époques qu'on pourrait croire *a priori* étrangers les uns aux autres ou hétérogènes, mais encore des pensées, des paroles, des voix singulières qui ainsi s'interpellent et se répondent, se font écho, conjuguent leurs éclats respectifs dans la configuration à la fois rétrospective et projective d'une galaxie, dont l'un des noms pourrait bien être l'Europe. Je songe bien sûr ici, à cette Europe de la pensée qui est derrière nous et dont nous avons à assumer l'héritage si nous voulons qu'elle nous soit un avenir, et je pense au Husserl de la *Krisis*, qui projetait cette Europe comme une tâche infinie.

En d'autres termes, si Antoine Berman pense la traduction, c'est poétiquement qu'il la pense, c'est-à-dire à l'intérieur même d'un espace de ce qu'il appelle lui-même la translation, ou encore de ce « il y a préalable », comme aurait dit Merleau-Ponty, mais qui n'est pas seulement celui de l'intersubjectivité husserlienne, auquel toute pensée authentique nous reconduit dans son périple. C'est pourquoi, mieux que le terme de « théorie », ou de « théorisation », convient celui de réflexion pour caractériser cette démarche, si l'on entend par là, moins une réflexion sur, qu'une réflexion de la traduction, ou si l'on entend, plus précisément encore, que l'usage intransitif du verbe réfléchir ne se soutient que de son usage transitif : réfléchir sur la traduction, certes, mais en-deçà comme au-delà, réfléchir la traduction, et réfléchir l'ensemble des réflexions sur la traduction, dans l'immanence d'un mouvement de translation qui est sans doute celui de la vie même, métamorphose ou transfiguration. Pour se reprendre et se ressaisir dans sa vérité, la pensée ne se retranche pas de l'expérience traductive ni, dirais-je plus généralement, de la vie, pas plus qu'elle ne se pose hors de tout horizon : expérience de la traduction et pensée de la traduction se situent au contraire à l'intérieur d'un même horizon de vérité, certes inatteignable, mais qui fonde leur historicité et qui est, à toutes deux, leur condition de possibilité. Et cette finitude reconnue est ce qui leur assure, à l'une comme à l'autre, dans le jeu de l'une et de l'autre, un bel avenir ; est ce qui fait de la traduction une création continuée, et de la réflexion à son égard, non pas un simple retour sur soi, ou un simple regard rétrospectif sur un passé définitivement clos, mais une prise d'élan vers un avenir sans fin. Peut-être n'a-t-on en ce sens pas encore assez remarqué, comme Antoine Berman n'a pourtant pas manqué de le faire et d'en tirer, pour son propre compte, les conséquences pratiques, que les analyses et les

commentaires consacrés aux penseurs étrangers de la traduction, s'ils supposent de les avoir lus dans leur langue, passent nécessairement, à destination du lecteur, par la traduction en français des extraits cités et par le commentaire de cette traduction. Sans doute est-ce en ce sens aussi qu'Antoine Berman, dans un article paru sous le titre « Critique, commentaire, traduction » dans la revue *Po&sie* (n°37) situait le commentaire, contrairement à la critique, du côté par où la traduction appartient à, ce que, dans ce même article, ainsi que dans un autre publié dans le numéro 47 de la même revue (« Tradition, translation, traduction »), il appelait la traditionalité. On n'en sort donc pas, ou pour le dire comme une traductrice lauréate du grand prix national de la traduction et qui, lors de la cérémonie officielle d'attribution de tous les grands prix, se l'est vu remettre en dernier par le ministre de la culture : « il n'y a pas d'au-delà de la traduction. » Disons plutôt que la dimension du traduire, dont Antoine Berman nous rappelle que Leibniz l'entendait encore, malgré Leonardo Bruni, dans le sens de la « traduction des âmes », est celle d'une expression ou d'une correspondance universelle, ou encore d'une co-appartenance – certes aujourd'hui fragile et menacée – à l'intérieur de laquelle nous existons tous en tant qu'hommes, et qui n'est immanente à chacun de nous que pour autant que nous lui sommes nous-mêmes immanents. Ce qui est ici en cause, c'est, en d'autres termes, la « *communio* », à la condition de dégager ce terme de ses connotations fusionnelles et chrétiennes, comme fondement de la communication, ou comme figure fondamentale de l'expérience humaine, dans son rapport essentiel à la traditionalité, elle-même indépendante de ses formes empiriques contingentes que sont telles ou telles traditions particulières. De la sorte, la réflexion sur et de la traduction rencontre celle qui concerne la crise universelle de la culture.

Telle est, à mon sens, la raison pour laquelle la démarche critique et réflexive d'Antoine Berman ne saurait être érigée en théorie ou en doctrine normative ou prescriptive. S'il y a bien de la passion, voire de la polémique – si l'on songe en particulier au jugement porté dans son dernier livre sur la traduction archaïsante de John Donne par Denis et Fuzier –, s'il y a bien l'ambition de fonder un nouveau genre à part entière de la critique littéraire qui s'appellerait « critique des traductions », il n'y a là néanmoins nulle *hybris*, nulle démesure, nulle façon de se placer soi-même dans une position transcendante et, de ce fait, exclusive. En vérité, la réflexion bermanienne retemporalise la critique, la reprend sans cesse dans une temporalité et une historicité dont celle-ci prétendait s'affranchir. Tel est sans doute ce qui donne à la démarche d'Antoine Berman l'allure de l'essai, au sens que Montaigne donnait à ce terme – que l'usage des citations mentionné plus haut rappelle en effet, en-deçà du projet benjaminien d'écrire un ouvrage entièrement original qui serait entièrement composé de citations. Tel est également, me semble-t-il, la raison pour laquelle, à côté de ses deux ouvrages aboutis que sont *L'épreuve de l'étranger* et *Pour une critique des traductions*, Antoine Berman a choisi d'élaborer sa réflexion dans des articles de revues, qui sont, comme on sait, les lieux privilégiés de la création vivante, de l'œuvre en gestation. Tel est aussi sans doute le fond de la critique – nonobstant la reconnaissance de dette – adressée à Henri Meschonnic, qui, par sa manière de se poser, dès qu'il écrit, en Dieu le père, fermerait en fait, là même où il a raison sur le fond, la voie qu'il a pourtant ouverte, en rompant la possibilité du dialogue, ou, pour le dire avec Platon, en élargissant – oh combien paradoxalement pour quelqu'un qui s'affirme moniste! –, le *chorismos*, le fossé ou la rupture, entre le sensible de l'homme caverneux qu'est le laborieux traducteur et les lumières d'une intelligibilité réservée aux dieux théoriciens.

Si j'évoque ici Platon, après d'autres philosophes, ce n'est pas tant pour souligner le caractère philosophique d'une démarche soucieuse de rassembler de manière critique et auto-critique tous les savoirs particuliers, que pour insister encore un

instant sur le caractère que j'ai appelé dialogique de la démarche réflexive d'Antoine Berman. Le Platon auquel je pense, ce n'est pas celui de la modernité, celui du rationalisme dogmatique et de l'idéalisme classique, qui exclut, comme marchands d'illusions, les poètes et les artistes de la cité. Celui auquel je pense, c'est celui qui pense le *logos* dans la dimension, dans la tension, du *dia*, de la médiation, et donc de l'éros (de la séduction par conséquent aussi), tel qu'il le sauve de l'unilatéralité de la doctrine ou du dogme, de la clôture du système, ou encore de l'utopie totalitaire, à moins que ce ne soit de la dérélition et de l'enfermement. C'est donc le Platon, lui-même poète, philologue au sens étymologique du terme, amoureux de la langue, qui ne confond pas encore le *logos* avec la logistique, la pensée et le calcul, la parole dévoilante et le discours catégorial ; le Platon aussi qu'une longue tradition qui vient d'avant Platon, et qui passe par les troubadours et le néo-platonisme de la Renaissance, oppose avec les Romantiques, à l'aube de l'ère industrielle, à la vision réductrice que celle-ci en retient. Ce n'est, me semble-t-il, pas tout à fait un hasard si, après avoir consacré un livre à la pensée romantique allemande de la traduction, Antoine Berman a choisi, pour illustrer la critique de la traduction littéraire qu'il appelle de ses vœux à l'intérieur de sa démarche réflexive, un poème d'amour, le plus beau, de John Donne, « Going to bed », qui appartient clairement à cette tradition, en même temps qu'à une modernité telle qu'il fait sonner faux la traduction archaisante du type Fuzier/Denis, mais qu'il autorise celle, en espagnol, d'un Octavio Paz, ou accueille l'actualité de celle d'un Robert Ellrodt, en français. Or, ce qui sauve précisément la critique et les jugements, y compris sévères, qu'elle implique nécessairement, de l'injustice, ce qui renverse la destruction critique en création, c'est bien ici (paradoxalement sans doute, mais chacun sait bien que telle est la vérité des rapports humains) l'éros, l'amour, l'amour que la prêtresse Diotime enseigna à Socrate, l'amour en tant qu'amour de la langue – double génitif encore –, l'amour comme désir et comme passion, le deux-en-un de l'amour, l'unité originelle de l'universel et du singulier qu'est tout être humain, toute parole vraie, toute oeuvre d'art, toute chose de beauté : *a joy for ever*, disait, dit et dira, pour aussi longtemps qu'il y aura des hommes, le poète John Keats. Peut-être faut-il alors interpréter dans un autre horizon que celui d'une certaine épistémologie française des années où parut *L'épreuve de l'étranger*, le terme de « science » utilisé par Antoine Berman, lorsqu'il parle de « science de la traduction ».

Réfléchissant l'expérience de la traduction dans le champ de la translation, Antoine Berman, s'il s'aventure ainsi dans le sans-limite, c'est cependant sans jamais perdre vraiment ce que Platon appelait, dans le *Philèbe*, « le chemin de chez nous » ; c'est, pour le dire autrement, en réfléchissant du même coup la dimension ou l'emportement du « trans », de la transcendance, dans celle du « tra », de la trame de nos jours, ou encore la dimension du « méta », de la métaphysique par exemple comme de la métaphore, dans celle du « dia », de la tension du dialogue constitutif de l'humaine condition.

Mieux encore que le terme de contradiction, c'est en effet ce terme de tension qui me semble convenir pour qualifier ce qu'il y a de commun – de « comme-un », dirait Michel Deguy – à l'expérience du traducteur et à la pensée de la traduction, dans cet espace de la translation qui est celui de l'Être-là, de la Présence, de l'humanité :

Tension, assurément, au coeur de l'expérience du traduire, et du mot « traduction » lui-même, comme l'a montré A. Berman, en soulignant que, à la fois, il appartient à l'espace moderne de la duction – celui de la production, de la reproduction, de la séduction – et n'apparaît, en son sens actuel, qu'à la Renaissance, et qu'il va si l'on peut dire, à contre-pente de la modernité, en oeuvrant au maintien, à la transmission, de la tradition.

Tension, ainsi, entre l'ancien et le nouveau, par laquelle la traduction entretient un rapport essentiel avec la poésie, si celle-ci est toujours à la fois gardienne de la mémoire et créatrice de nouveauté, et si elle n'est jamais l'une qu'à la condition d'être aussi l'autre. Par là, dans ce rapport au passé qu'Octavio Paz résume dans la formule « hommage et profanation », traduction, poésie et pensée de la traduction et de la poésie échappent au dogmatisme des positions antithétiquement figées qui sont celles d'un modernisme, soi-disant avant-gardiste, prétendant faire du passé table rase et d'un traditionalisme refusant toute nouveauté.

Tension encore, dans l'épreuve de la traduction entre l'exigence d'empathie, d'identification, de communion, d'inceste dirait Derrida, avec l'œuvre à traduire et celle de la distance critique, de la vigilance souvent ronchon, de l'esprit de contradiction. D'un côté, le texte sacré, sacralisé, intouchable, autorisant à peine sa translittération, objet de convoitise et d'interdit ; ou, si l'on veut encore, le texte en dame-seigneur qu'on désire tant qu'il devient difficile d'y toucher – qu'y toucher devient un attentat ; de l'autre, le texte, le même texte, l'original, comme ce contre quoi il faut lutter, se défendre ; comme ce dont il faut apprendre à se déprendre opiniâtrement. Le traducteur, c'est au fond toujours un peu Ulysse avec Calypso – donc aussi avec Pénélope –, et si je n'ai pas souvenir qu'Antoine Berman ait jamais mentionné ce mythe poétique, je ne crois pas, ce faisant, trahir sa pensée, ni le sens de son expérience, pour peu que l'on se souvienne, que, selon l'une des versions du mythe, Calypso aurait conçu des œuvres d'Ulysse un fils nommé Latinos.

Tension, aurais-je pu dire en d'autres termes, entre le *krinein*, le refus grec et moderne de l'autorité de la tradition, fondamental pour la constitution de la théorie et donc de la pratique adéquate, et la piété, la *religio*, qui garantit le lien avec l'*archè* à travers le temps, indépendamment, même si ce n'est d'ailleurs pas sans importance, de la manière dont chaque culture caractérise cette *archè*, ainsi que du contenu qu'elle donne en conséquence à la piété. Ainsi A. Berman nous rappelle-t-il que Montaigne, défenseur comme on sait de la modernité critique sur le plan de l'éducation, voyait d'un mauvais œil la traduction de la Bible en langue vulgaire. Ainsi encore nous montre-t-il comment Chateaubriand, qui prédisait au français de son temps le sort du latin du bas-empire sous l'effet de l'inflation des traductions, choisit pourtant d'aller jusqu'à changer le régime de certains verbes français pour calquer à la vitre l'anglais du Paradis perdu de Milton. Entre la littéralité et le sens, entre le sens sensible et le sens intelligible, entre la parole et la langue, entre l'image acoustique et le concept, entre la langue-source et la langue-cible, entre le dit et l'écrit, l'épreuve du traducteur est de ne jamais pouvoir choisir un principe sans le transgresser dans la minute qui suit, d'hésiter sans cesse, écartelé entre des fidélités contradictoires, en quête dans sa langue d'une tension – au sens où l'on parle de la tension d'un organisme vivant, ou d'un accord musical, ou d'un fil (de funambule, par exemple), au sens aussi d'une intensité et des variations d'intensité – analogue à celle de l'œuvre dans sa langue.

C'est à toutes ces tensions, senties sans qu'elles soient toujours formulées dans l'expérience de la traduction, que le projet bermanien de critique des traductions, fait droit et appelle, dans sa démarche réflexive, à être encore plus attentif, non pas, encore une fois, pour en prendre prescriptivement ou normativement la mesure, mais de manière productive, pour mieux nous y approprier, pour mieux nous y accorder, et ouvrir de la sorte la voie à de nouvelles traductions comme à de nouvelles recherches poétiques, les deux étant intimement liées dans la création permanente du langage par la parole au sein des langues. Mais ainsi l'œuvre d'Antoine Berman, au-delà des perspectives fécondes qu'elle ouvre pour la critique littéraire, pour la traduction et pour

la poésie – ce qui serait déjà apport non négligeable – a, comme j'espère l'avoir suggéré, un sens profondément éthique et poétique, dans ce que Hannah Arendt, faisant écho à Hölderlin, appelait les « sombres temps » qui sont les nôtres.

*Robert Davreu est poète et traducteur. Il a publié en particulier un choix de poèmes de Keats (Orphée La Différence) et sa correspondance (Belin), ainsi qu'un choix de poèmes de Shelley, et sa tragédie Les Cenci (Corti). Membre du comité de rédaction de la revue Po&sie, il est aussi enseignant à l'université de Paris 8. Dans le cadre du Département d'Etudes Littéraires Anglaises ou du Département de Littérature Générale et Comparée, son enseignement porte essentiellement sur la poésie romantique et sur la traduction.*